

Le bateau ivre de Chéreau
I Am the Wind

Michelle Chanonat

Number 141 (4), 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65639ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chanonat, M. (2011). Review of [Le bateau ivre de Chéreau / *I Am the Wind*]. *Jeu*, (141), 159–161.

Festival d'Avignon

I Am the Wind

TEXTE **JON FOSSE** / TRADUCTION ANGLAISE **SIMON STEPHENS**

MISE EN SCÈNE **PATRICE CHÉREAU**, ASSISTÉ DE **PETER CANT** / COLLABORATION ARTISTIQUE **THIERRY THIEÛ NIANG**

SCÉNOGRAPHIE **RICHARD PEDUZZI** / COSTUMES **CAROLINE DE VIVAISE** / LUMIÈRES **DOMINIQUE BRUGUIÈRE**,

ASSISTÉ DE **FRANÇOIS THOURET** / CONCEPTION SONORE **ÉRIC NEVEU**

AVEC **TOM BROOKE** ET **JACK LASKEY**.

SPECTACLE DU **YOUNG VIC** (LONDRES) ET DU **THÉÂTRE DE LA VILLE** (PARIS), COPRODUIT PAR LE **WIENER FESTWOCHEN**,

LES NUITS DE FOURVIÈRE/DÉPARTEMENT DU RHÔNE, LE **FESTIVAL GREC 2011** ET LE **FESTIVAL D'AVIGNON**,

PRÉSENTÉ À L'ODÉON DU THÉÂTRE ANTIQUE DE FOURVIÈRE À L'OCCASION DU FESTIVAL LES NUITS DE FOURVIÈRE,

À LYON, LES 15, 16, 17 ET 18 JUIN 2011. EN ANGLAIS, SURTITRÉ EN FRANÇAIS.

MICHELLE CHANONAT LE BATEAU IVRE DE CHÉREAU

Je n'arrive presque pas à parler
silence assez bref
car chaque mot doit être arraché
extirpé
silence assez bref
et alors
quand le mot est là
quand le mot est dit
il est si lourd
silence assez bref
oui qu'il m'alourdit encore
silence assez bref
et me fait sombrer plus bas encore.

Jon Fosse, *Je suis le vent*
(Traduction de Terje Sinding,
L'Arche éditeur, 2010)

Les mots du silence

Une mare d'eau sableuse, parfois moirée d'écume blanche. Sur la grève, à découvert comme à marée basse, une paire de souliers, usés, abandonnés. Au loin, un ponton, encadré dans un fond de scène qui, reflétant l'eau de la flaque, devient front de mer. Un endroit où le ciel et l'eau se confondent. Lumière crépusculaire. Comme une apparition, un corps frêle, torse nu dans un pantalon flottant, émerge de l'ombre, de l'onde, trempé, hagard. Un autre vient derrière lui, le prend dans ses bras, le porte comme on porte un enfant. Figure de *pietà*. Puis, dans un geste tendre et fluide, il lui passe un tee-shirt.

Prologue muet et lumineux, qui en une image propose qu'à cet instant précis la relation entre les deux soit essentielle. Frères, amis, amants, le texte ne dit rien d'eux. Pas même leur nom. Il y a l'Un et il y a l'Autre. Des anges égarés, éperdus, abandonnés. Ils sont deux. Le noyé et le rescapé, l'un fantôme de l'autre ? En résonance, la dernière image du film *Son frère*, le corps maigre de Bruno Todeschini qui s'enfonce lentement dans la mer, avant de sombrer. Là, il semble en revenir...

Jon Fosse¹, auteur norvégien traduit en plus de quarante langues et dont certaines pièces ont été montées par des metteurs en scène tels que Claude Régy ou Thomas Ostermeier, vient d'une région où les gens sont silencieux, n'expriment pas leurs sentiments : « Ce que peut dire le langage n'est qu'une infime partie de ce qui est². » Avec une grande économie de mots et une panoplie de sentiments, Jon Fosse raconte une histoire simple : celle d'un homme si lourd qu'il voudrait en finir, et d'un autre qui ne sait que faire pour le retenir.

Dans ce long poème lyrique, très peu de mots, tout est exprimé dans le non-dit, dans la répétition même des mots, dans la litanie de didascalies de silences qui émaillent la pièce, *silence assez bref, long silence*, entre les lignes. Ce sont ces silences que Patrice Chéreau habite, dans ces infinis silences qu'il invite à le suivre, en une sublime errance ultramarine, chant d'amour et de désespoir, « à la vie à la mort », comme on dit en trinquant avec un verre de schnaps.

L'Odéon du théâtre antique romain de Fourvière, à Lyon

Construit au II^e siècle, sous le règne d'Hadrien, l'Odéon pouvait accueillir 3 000 spectateurs sur ses seize rangées de gradins en pierre, adossés à la colline et couverts par un toit dont il reste quelques arcades. Les Romains y donnaient des spectacles de musique et des lectures. Connu depuis le XVII^e siècle, l'Odéon fut dégagé dans les années 50, avant d'être progressivement restauré. Avec le Théâtre Antique, son grand voisin d'une capacité de 5 à 7 000 spectateurs, il accueille chaque année des spectacles tout au long de l'été. Pour les représentations de *I Am the Wind*, la jauge était limitée à 350 spectateurs, placés en léger hémicycle face à la scène.

Pour interpréter l'Un et l'Autre, Chéreau fait appel à Tom Brooke et à Jack Laskey, deux comédiens anglais d'une rare intensité. Ce n'est pas la première fois que Chéreau travaille avec des comédiens anglais. Déjà pour son film *Intimité* (*Intimacy*), tourné à Londres, il dirigeait Mark Rylance et Kerry Fox, exceptionnels et bouleversants. Ici, il a trouvé des interprètes qui, comme lui, travaillent en creux, l'ombre plutôt que la lumière, ce creux comme celui d'une vague qui donne à leurs silences cette rare densité qui en fait la beauté, l'éloquence et le mystère.

Chéreau a choisi de présenter ce spectacle en anglais (très élégamment surtitré) pour la musicalité de la langue et pour « éviter toute poétisation³ ». S'il pourrait paraître parfois mièvre en français, en anglais le texte prend une puissance, une violence

insoupçonnées. Quand Jack Laskey dit : « *I shout out, where are you?* », il y a dans ces quelques notes un désarroi qui ne saurait être contenu dans un « je crie, où es-tu ? ».

Notre besoin de consolation est impossible à rassasier⁴

Je suis quelque chose
mais quand je suis seul
et quand je n'écoute que moi [...]
alors il n'y a rien.

À l'épure du texte et du jeu répond celle de la scénographie de Richard Peduzzi. La subtilité vient de cet art de la suggestion. En effet, et conformément aux indications de l'auteur, tout est suggéré dans la mise en scène : les actions, les images, les accessoires, les ambiances sont imaginaires.

Un radeau surgit de l'eau, ruisselant, bateau ivre ou voilier démanté, dérivant au gré des courants qui l'attirent vers le large, la haute mer, « froide et menaçante, silencieuse et vaste », lieu de tous les possibles, limbes où l'on croise nos fantômes les nuits de haute solitude. Pris dans l'impitoyable mouvement de la mer, roulis, tangage, deux êtres s'accrochent. Ils parlent et se taisent, et leurs paroles flottent dans le vent. Ils se grisent de mots qui coulent et s'enroulent comme le ressac, mais ce sont leurs âmes qui tangent et s'enlacent, ce sont leurs âmes qui se parlent, l'une qui veut disparaître, lourde et grise comme une pierre, et l'autre qui a peur du vent et peur de la mer.

Il fallait le talent et la vision de Patrice Chéreau pour raconter la subreptice désespérance de l'être-seul, pour dire le « rien », si gris et si lourd. Et toujours, la mer comme la vie ; « mais la mer est belle », dit l'Autre, impuissant devant le désespoir de l'Un. Des mots jetés comme des cris. Cri d'amour, cri du manque : « maintenant tu es parti ». Devant le gouffre de la solitude, l'immense souffrance qui ne cesse que dans la mort. Des thèmes qui se retrouvent dans tout l'œuvre du metteur en scène, des obsessions fidèles qu'il explore encore, le désir et l'impossibilité d'être deux, la solitude de l'homme face à la mort. Sur la partition de Jon Fosse, Chéreau nous emporte en une terrible dérive quelque part à la frontière entre la vie et la mort, sur le Styx peut-être, avec deux acteurs totalement engagés dans cette « chose si fragile et si délicate⁵ », fascinants à suivre dans leur voyage intérieur. État de grâce pendant le temps du

1. Voir le portrait que lui a consacré Hélène Jacques, « Jon Fosse : paysages tempétueux », dans *Jeu* 107, 2003.2, p. 90-94. NDLR.

2. Programme du spectacle.

3. Critique de *I Am the Wind* d'Odile Quirot, *Le Nouvel Observateur*, 2 juin 2010.

4. Titre d'un livre de Stig Dagerman.

5. Texte de Patrice Chéreau dans le programme.



I Am the Wind de Jon Fosse, mis en scène par Patrice Chéreau et présenté notamment au Festival d'Avignon 2011. © Simon Annand.

spectacle, en apesanteur, si intensément présent au drame qui se joue, si magnifiquement absent au reste du monde. Au moins pendant une heure et des poussières, aborder l'île nue.

Le dénouement, dialogue croisé, est un moment de beauté pure. Les voix s'enlacent et s'enchâssent en un chant de l'absence déchirant, bouleversant, qui nous touche dans ce que nous avons de plus intimement beau. Et la beauté, la beauté en tant que telle, comme disait si justement Koltès, c'est la seule morale qui nous reste. « Sans la beauté, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue⁶. »

6. Bernard-Marie Koltès, *Lettres*, Paris, Éditions de Minuit, 2009.

« *I left with the wind. I am the wind.* » Ce spectacle pourrait être dédié à l'ami disparu, aux amis qui ne nous ont pas sauvé la vie. « La chose la plus importante au théâtre, et c'est une chose que n'a aucune autre forme d'art, c'est le moment où un ange traverse la scène⁷ », écrit Jon Fosse. Ce soir-là, le 16 juin 2011, à l'Odéon du théâtre antique de Fourvière, un ange est passé et je connais son nom. ■

7. Texte de Jan Fosse dans le programme.